



Marcher, courir: gestes pour vivre, penser, écrire

Walking, running: gestures to live, to think, to write,

Mariagrazia Margarito¹

Résumé : La marche et la course à pied sont au cœur de cet essai, les « mots pour les dire » dans un corpus hétérogène comprenant des genres textuels diversifiés : essais, romans biographiques et autobiographiques, mensuels spécialisés de course à pied. Les outils méthodologiques que nous avons utilisés viennent de l'analyse du discours, de la sociolinguistique, des sciences sociales. Notre but a été de démontrer comment *marcher, courir*, inscrits dans des réalités discursives, sont aussi un geste d'*écriture*. Nos observables privilégiés ont été : le corps de celui qui marche ou qui court (ses émotions, ses gestes) ; le paysage, au sens le plus large du terme, mais toujours paysage « à l'extérieur » du corps qui se meut ; la comparaison (peu fréquente dans les discours mondains) course et marche – écriture.

Mots clés : analyse du discours – marche – course à pied – sciences sociales – sociolinguistique

Abstract: Abstract: The walking and running are at the heart of this essay and the "words to say them" come from a heterogeneous corpus composed of several genres: essays, biographical and autobiographical novels, journals about race. The methodological tools that we use come from discourse analysis, sociolinguistics and social sciences. Our goal is to demonstrate how walking and running, inserted in discursive realities, are also a writing gesture. Our privileged sources are the body of those who walk or run (their emotions, gestures); the landscape, in the broadest sense of the term, but always the landscape of an outside of the body that moves; and the comparison (uncommon in everyday discourses) between running and walking - writing..

Keywords: discourse analysis - running - walking - Social Sciences - sociolinguistic

¹ Professoressa na Università di Torino - Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere e Culture Moderne, Studio 13, IV piano Palazzo Badini, via Verdi, 10 -10124 Torino, e-mail: mariagrazia.margarito@unito.it.

par le mécanisme quotidien de la route, l'opposition sera flagrante entre ces deux mondes : celui que l'on pense et celui que l'on heurte, ce qu'on rêve et ce que l'on fait, entre ce qu'on désire et cela que l'on obtient ; entre la cime conquise par une métaphore et l'altitude lourdement gagnée par les jambes

V. Segalen, *Equipée*, Paris, Gallimard, 1963, p. 12.

Nous présentons ici le deuxième volet d'une recherche² que nous menons depuis quelque temps sur la marche et la course à pied, quelles que soient les formes sous lesquelles elles se déclinent : marche, randonnée, longs parcours (tels que les marathons et les *Caminos* de Saint-Jacques de Compostelle).

Ce critère thématique posé (la course, la marche), nous précisons que nous travaillons dans le cadre de sciences du langage, que les "mots pour dire" attirent notre attention dans la recherche, et nous interpellent tout spécialement les entrées lexicales saillantes dans le corpus mis ici à plat. Nous nous servons aussi d'outils méthodologiques venant de l'analyse du discours, de la linguistique du travail, de la sociolinguistique, des sciences sociales... L'hétérogénéité de ces outils nous a été enjointe, d'une certaine façon, par l'hétérogénéité de notre corpus de travail, lequel – en tant qu'artefact artisanal par son assemblage – se devait d'être représentatif des phénomènes que nous comptons y déceler. Au-delà du thème déjà énoncé (la littérature de voyage n'est point prise en compte ici) notre corpus se compose de textes ayant en commun la langue française, traduction y comprise.

C'est un ensemble de textes où nous souhaitons relever des sortes de données prototypiques, en vue d'une avancée vers le but de ce travail : inscrits dans *la matérialité de la langue* (suivant une formule connue) marcher et courir sont à leur tour un geste d'écriture aussi.

Déjà lors de notre essai précédent l'hétérogénéité de notre corpus montrait en amont que le thème (marche, course à pied) n'était pas des plus fouillés dans une analyse linguistique et qu'il demandait un rayonnement de recherche dans des genres textuels diversifiés : guides, articles de revues spécialisées, romans, essais philosophiques, réflexions intimes proches de l'autobiographie, essais scientifiques.

Notre corpus comprend donc :

² M. Margarito, *Marcher, courir: écriture et non-événement*, D. Londei, S. Moirand, S. Reboul-Touré, L. Reggiani (éds), *Dire l'événement. Langage mémoire société*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2013, pp. 285-294.

- Jean Echenoz, *Courir*, Paris, Éditions de Minuit, 2008
- Frédéric Gros, *Marcher une philosophie*, Paris, Carnets Nord, 2009
- "Joggeur", 2013, n. 4
- "Jogging", 2011, n. 321
- Franck Michel, *De la randonnée à la révolution*, "Le Monde diplomatique", août 2004
- Haruki Murakami, *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*, Paris, Belfond, 2009
- Jean-Christophe Rufin, *Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi*, Chamonix, Éditions Guérim, 2013
- "Running Attitude", 2013, n. 132.

Rassembler un corpus n'est jamais une opération innocente : les hypothèses, les attentes de départ dans une recherche infirment déjà l'assemblage du corpus, ce *dispositif d'observation*³ qui n'est presque jamais une masse amorphe de données, mais un ensemble vibrant par le regard que le chercheur portera sur lui.

Plages d'observation

Nous posons ici comme plages d'observation les réalités discursives grâce auxquelles s'actualisent les observables qui sont le focus de notre analyse :

- le corps (qui nous permet les gestes, et siège, s'il en est, des émotions),
- le paysage – au sens le plus vague et le plus flottant du terme, où s'inscrit l'être humain qui marche et qui court, paysage que nous assimilons, pour faire bref, à tout ce qui est « en dehors » du corps de l'individu qui se meut,
- la marche, la course, comparées ou portant à l'écriture.

Dans ce numéro de "Paideutika" consacré au geste nous anticipons que l'activité gestuelle (focus sur le corps) nous montrera une dérive connue en littérature, mais peu fréquente dans les discours mondains, à savoir le geste de la marche, de la course comme gestes de l'écriture, au-delà même de métaphorisations prévisibles⁴.

Être à la fois marcheur, voire grand marcheur, et écrivain est aisément perçu comme l'aboutissement d'un trajet : le geste stimule la pensée, laquelle alimente l'écriture, comme nous le rappelle la célèbre citation d'après Rousseau : « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans les voyages que j'ai faits seul et à pied » (*Confessions*, livre IV). Notation qui traverse les siècles et que nous retrouvons sans peine dans des textes contemporains

Le pas, c'est bien connu, agit sur la pensée comme un vilebrequin : il l'ébranle, la met en route, reçoit en retour son énergie. On avance à l'allure de ses songes, et quand ils sont lancés à plein régime, on court presque [...] Le marcheur, au bout de quelques heures, prend conscience d'une autre présence : celle de son cœur⁵.

Ou encore, si *marcher* peut être *une philosophie*⁶, marché, courir peuvent être une écriture aussi :

³ F. Mazière, *L'analyse du discours*, Paris, PUF, 2005, p. 11.

⁴ Des métaphores écriture – course sont effectivement courantes : écriture comme une course contre le temps, une course pour vivre, une course ou une fuite vers la mort. Assurément moins habituelle est l'inversion des deux pôles de la métaphore : course – écriture.

⁵ J.-Ch. Rufin, *cit.*, p. 134.

⁶ Cf. le titre de l'ouvrage de F. Gros, *Marcher une philosophie*, *cit.*

Écrire devrait être ceci : un témoignage d'une expérience muette, vivante [...] Le livre comme témoin. Mais je dirais « témoin » au sens que prend ce mot dans une course de relais : on passe le « témoin » à un autre, et il se met à courir. Le livre ainsi, né de l'expérience, renvoie à l'expérience⁷.

Cependant, courir et écrire à la fois semblerait mobiliser une dimension d'auto-discipline différente. Il ne s'agit pas de vitesse, mais de posture, de techniques :

En ce qui me concerne, la plupart des techniques dont je me sers comme romancier proviennent de ce que j'ai appris en courant chaque matin. Tout naturellement, il s'agit de choses pratiques, physiques [...] Je suis sûr que lorsque je suis devenu romancier, si je n'avais pas décidé de courir de longues distances, les livres que j'ai écrits auraient été extrêmement différents⁸.

Un corps pour les gestes

Le pas, la foulée, maîtres gestes du corps debout avant même que du corps en mouvement font l'objet d'une symbolique imposante, souvent stéréotypée désormais. Cette symbolique patente dans les textes où la marche et la course sont présentes s'actualise par l'interdiscours, notion que nous reprenons de l'analyse du discours et que nous définirons brièvement en utilisant une citation d'Alice Krieg-Planque :

La notion d'interdiscours [...] peut être définie comme l'ensemble des discours (relevant de discours antérieurs du même genre, de discours contemporains d'autres genres, etc.) avec lesquelles un discours déterminé est en relation implicite ou explicite⁹.

Les anthropologues, entre autres, nous le rappellent¹⁰ : à partir de l'homme debout privilégié par Giacometti dans ses sculptures filiformes, jusqu'à l'homme debout parce que révolté – souvent le poing levé -, sans oublier la marche effet de la bipédie comme premier marquage de la civilisation. Les axiologies positives, et négatives, sont légion pour les pas qui avancent dans l'isolement et dans la foule : la grande solitude dans le désespoir d'une course pour la vie, la course comme instinct primordial, la fuite, la réappropriation de la liberté, les déplacements nomades, les migrations, les manifestations de contestation, de participation (Gandhi, Luther King), de deuil... mais aussi les marches militaires, les exodes, la fuite collective à cause des guerres, des génocides.

Reste encore le grand geste utopique : la marche, la course comme souffle vital.

⁷ F. Gros, *cit.*, pp. 132-133.

⁸ H. Murakami, *cit.*, p. 85.

⁹ A. Krieg-Planque, *Analyser les discours institutionnels*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 189.

¹⁰ F. Michel, *cit.*

Nous allons nous rattacher là à des propriétés de la vie et de l'activité humaine : le souffle, le battement de cœur, le mouvement, la "dimension proprement corporelle"¹¹ du langage : phonation, données acoustiques, processus articulatoires. Mais parler constitue une *pratique sociale* ayant des effets de transformation et d'action :

l'activité de langage des locuteurs est d'abord et avant tout une *pratique sociale*. A ce titre, elle n'est pas réductible à une pure description ou explication du monde mais elle a une puissance d'action sur celui-ci, non seulement le langage dit le monde mais le langage transforme, modifie, façonne ce monde¹².

Parler, écrire (avec toutes les différences que demandent ces deux codes) sont des *pratiques langagières*¹³ que nous appréhendons à partir d'un autre point de vue : marche, course en tant que vie, que souffle vital. Le langage humain dans sa dimension individuelle et sociale, dans sa réalité physique inséparable de la respiration est inscrit dans des praxis ; marcher, courir aussi.

C'est dans la linguistique du travail que nous trouvons une dynamique forte qui convient à nos réflexions. Josiane Boutet traite, dans *La vie verbale au travail*, de similitudes frappantes entre parler et travailler : insertion « dans la chaîne sans fin des énonciations », une « intertextualité fondamentale », une *dialogie* toujours présente, des normes et des contraintes à suivre¹⁴.

Cette énergie qui sied à la parole – et à l'écriture –, au travail est conforme aussi, d'après nous, à la marche et à la course. Cet élan dynamique, celui qui permet le geste d'un pas devant l'autre et des pieds qui se détachent du sol (qui prennent l'envol) dans la course et qui peut à juste titre être assimilé à un travail, connaît-il une retombée de retour, à savoir courir, marcher pour écrire, courir, marcher comme écrire ?

Cherchons alors comment est dit le corps en mouvement. Nous nous étions déjà aperçue que le corps qui marche, qui court est souvent énoncé de l'extérieur (l'auto-énonciation de son propre corps de la part du marcheur ou du coureur n'est pas monnaie courante¹⁵). Dans la biographie romancée d'Émile Zatopek que nous livre *Courir* de

¹¹ J. Boutet, *La vie verbale au travail. Des manufactures aux centres d'appel*, Toulouse, Octarès éditions, 2008, p. 104.

¹² *Id.*, *Le pouvoir des mots*, Paris, La Dispute, 2010, p. 11.

¹³ *Ibid.* p. 10 *sqq.*

¹⁴ *Id.*, *La vie verbale au travail*, *cit.*, p. 176.

¹⁵ Un distinguo s'impose: les interviews à ceux qui pratiquent la marche, la course, les reportages des compétitions ne manquent pas d'énoncer le corps (des parties du corps): les pieds qui font mal, la douleur musculaire, les jambes raidies... un corps morcelé, marqué et découpé par l'effort.

Jean Echenoz, le champion, sa course, ses gestes sont décrits par les spectateurs, par le(s) commentateur(s). Pas d'introspection, pas d'aveu (même dans la fiction) de la part de Zatopek qui semble peu concerné par sa mécanique corporelle :

Loin des canons académiques et de tout souci d'élégance, Émile progresse de façon lourde, heurtée, torturée, tout en à-coups. Il ne cache pas la violence de son effort qui se lit sur son visage crispé, tétanisé, grimaçant, continûment tordu par un rictus pénible à voir. Ses traits sont altérés, comme déchirés par une souffrance affreuse, langue tirée par intermittence, comme avec un scorpion logé dans chaque chaussure¹⁶,

Cette façon de s'entraîner lui permet d'épuiser ses adversaires [...] Car non seulement il leur est presque impossible de suivre sans se dérégler la petite foulée courte, heurtée, inégale et saccadée qu'Émile tricote, non seulement ces variations de rythme incessantes leur compliquent affreusement la vie, non seulement cette allure bizarre et fatiguée, montée sur des gestes roidis d'automate, les décourage car elle les trompe, mais son perpétuel dodelinement de tête et le moulin permanent de ses bras, par surcroît, leur donnent aussi le vertige¹⁷.

Plus réflexifs et plus explicites le philosophe marcheur (Frédéric Gros) et le romancier marathonnier (Haruki Murakami) :

Dans trop de livres, on sent le corps plié, assis, courbé, ratatiné sur lui-même. Le corps qui marche est déplié et détendu comme un arc : ouvert aux grands espaces comme la fleur au soleil. Le torse exposé, les jambes tendues, les bras élanés¹⁸,

les semelles de ces chaussures vous communiquent une sensation de solidité et de confiance lorsque vous courez [...] elles sont de très bons partenaires pour vous accompagner le temps d'un marathon [...] les coureurs sont sensibles à de petits détails distinctifs¹⁹

Encore à la recherche de ces corps énoncés, nous nous sommes alors tournée vers des mensuels pour spécialistes et amateurs de jogging et de course. Suivant nos attentes, le lexique sportif et médical de spécialité ne manquait pas puisqu'il s'agit de la mécanique corporelle, anatomique qui est mise en avant

La vérification des fréquences [cardiaques] atteintes en fin de séquences rapides doit vous indiquer si la répétition des efforts a permis la sollicitation maximale des processus de transport de l'oxygène. C'est-à-dire si vous vous approchez à chaque fois de votre FCmax [fréquence cardiaque]²⁰,

¹⁶ J. Echenoz, *cit.*, pp. 49-50.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 52-53.

¹⁸ F. Gros, *cit.*, p. 32.

¹⁹ H. Murakami, *cit.*, pp. 95-96.

²⁰ "Running Attitude", *cit.*, p. 55.

À 42 minutes de course, j'atteins mon premier palier d'endorphines, puis un second 15 minutes plus tard [...] Mes amis me coachent ensuite pour des séances de fractionné²¹.

Au début de ces pages nous avons cité le corps comme siège des émotions. Au niveau lexical, assez inattendu, c'est le lexème "sensation" qui apparaît – et à plusieurs reprises - dans ces périodiques consacrés à la course :

Faites le plein de sensations

[...] en courant peut-être plus souvent, mais moins longtemps, le plaisir de la pratique va l'emporter [...] vous pourrez encore vous enivrer de sensations de course à pied : le pied qui griffe le sol, le temps de suspension et la foulée qui s'allongent²².

Sensation et détachement, au fil du temps qui passe, de l'âge donc, lorsque la concentration sur la performance s'estompe et se relativise :

Le corps n'est pas une mécanique aux pièces interchangeables quand elles sont au bout du rouleau [...] Le sport est aussi soumis aux forces de l'équilibre, aussi bénéfique que destructeur²³.

Paysages source d'énergie²⁴

Excepté les périodiques de spécialité jogging et course, la focalisation discursive sur le corps touche, dans la majorité des textes de notre corpus, à un autre en-dehors du corps, le paysage révélé par l'appropriation de la part de l'être en marche, ou en course.

Le lien émotionnel marcheur, coureur - paysage peut être très fort : l'émotion est un déclencheur de praxis dont le volet social est à bon escient la remémoration. Paysage comme lieu par où sont passées les générations qui nous ont précédés (interdiscours prévisible pour la marche comme pèlerinage religieux ou laïque, remarques récurrentes, par exemple, dans les récits du chemin de Compostelle :

Le pèlerin aime sentir qu'il met ses pas dans ceux de millions d'autres qui ont emprunté le même parcours pendant des siècles [...] le pèlerin, quel qu'il soit, aime sentir vibrer autour de lui les pierres. Il éprouve une jouissance sans pareille à laisser son imagination le tromper, brouiller les époques²⁵).

²¹ "Jogging", *cit.*, p. 60.

²² "Running Attitude", *cit.*, p. 49.

²³ "Joggeur", *cit.*, p. 67.

²⁴ Cf. F. Gros, *cit.*, p. 148.

²⁵ Rufin, *cit.*, p. 11.

Mais encore, paysage et corps comme caisses de résonance l'un pour l'autre : « marcher, cela fait imprégnation [...] Le corps devient pétri de la terre qu'il foule. Et progressivement, ainsi, il n'est plus dans le paysage : *il est* le paysage »²⁶.

Le paysage – dont la perception marque la priorité donnée à la vue – stimule la dialogique. Marcher favorise une immersion dans des univers de signes (« Cette marche [...] multiplie les coïncidences. Prolifération des signes : c'est bien ça²⁷ ») et ces multiples sémiologies conduisent à la réflexion. Vivre, marcher, penser. Un anthropologue souligne ce réseau foisonnant et le relie aux affects :

La relation au paysage est toujours une affectivité à l'œuvre, une géographie mentale avant d'être physique. Chaque espace est en puissance de révélations multiples, c'est pourquoi aucune exploration n'épuise jamais un paysage ou une ville²⁸

La représentation sociale - notion des plus fécondes dans les sciences sociales²⁹ – de la rencontre du coureur, du marcheur avec le paysage souligne plutôt la solitude, la fatigue dues à la séquence de ces gestes pour un mouvement continuellement répété, mais nos textes insistent sur le dialogisme :

on n'est pas seul enfin parce que, dès qu'on marche, on est aussitôt deux. Surtout après avoir marché longtemps. Je veux dire qu'il y a toujours, même seul, ce dialogue entre le corps et l'âme [...] Dès que je marche, aussitôt je suis deux. Mon corps et moi : un couple, une rengaine³⁰.

Très ponctuel, Haruki Murakami relate son dialogue avec ses muscles, ses jambes, ses genoux, et là, le corps est bien dit :

Parfois, lorsque mes jambes sont trop dures, je dois les soulever avec le poing pour les soulager. (Oui, ça fait mal.) Mes muscles peuvent se montrer aussi entêtés – ou plus – que moi. Ils ont de la mémoire, ils supportent. Jusqu'à un certain point, ils progressent. Mais ils ne transigent pas [...] Les genoux sont parfois obligés de se plaindre : « Magnifique, cette course, et magnifique, ce souffle, mais si on pensait un peu à nous, hein ? Si nous tombons en panne, qui va nous remplacer ? »³¹.

²⁶ F. Gros, *cit.*, pp. 118-119.

²⁷ *Ibid.*, pp. 206-207.

²⁸ D. Le Breton, *Chemins de traverse : éloge de la marche*, J.-M. Furt, F. Michel (dir.), *L'identité au cœur du voyage*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 211.

²⁹ Il s'agit de ces formes de connaissance et de "pratiques" sociales pourvues d' "efficacité sociale" en tant qu'agissements sur le monde (cf. D. Jodelet [éd.] *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 1989, p. 45). La nature discursive des représentations sociales a été reprise et approfondie par B. Py, *Pour une approche linguistique des représentations sociales*, "Langages", 2004, n. 154, pp. 1-19.

³⁰ *Ibid.*, pp. 82-83.

³¹ H. Murakami, *cit.*, p. 89 et p. 131.

Pour son appropriation du paysage environnant le coureur a à son avantage, outre la possible osmose que nous avons citée, la perception du passage des saisons, et des éléments de la nature :

À chaque passage d'une nouvelle saison, la direction du vent se déplace, comme si quelqu'un actionnait un interrupteur. Et nous, les coureurs, nous pouvons déceler la moindre variation d'intensité de l'avancement d'une saison en éprouvant le vent sur notre peau, grâce à son parfum et à sa direction³².

Les gestes pour avancer dans la marche et dans la course sollicitent cet en-dedans du corps qu'est la pensée : quelle grande littérature pourrions-nous énumérer, ouvrages qui ont été revus, réajustés, imaginés, voire créés pendant des promenades, alors que le corps était en marche et l'esprit souvent en ébullition : « Tandis que mes jambes se meuvent presque inconsciemment, je mets les mots en ordre dans ma tête. Je mesure le rythme de mes phrases, la manière dont elles sonnent³³ » !

Courir-écrire

Ce corps qui nous a tant occupée jusqu'ici, siège de notre vie, est aussi le lieu où s'inscrivent par le discours la marche et la course. Le réel de ce discours utilise des données communes à la marche, à la course et à l'écriture. Physiquement la main n'est pas le seul outil pour écrire, et le pied n'est pas son antagoniste pour cette activité : Nietzsche s'est clairement exprimé sur ce point : « On n'écrit pas qu'avec sa main. On n'écrit bien qu' "avec ses pieds"³⁴ ».

La temporalité, notion chère aux linguistes, peut être visualisée comme cette longue ligne d'une discursivité occupant toute notre vie, et celle du pas après pas (petite foulée, grande foulée).

La course comme la vie, l'écriture comme la course, dans la vie, et de là la gestuelle de la course qui alimente les gestes de l'écriture. Des preuves philosophiques d'existence : je cours, donc je suis, j'écris, donc je suis :

Se consumer au mieux à l'intérieur de ses limites individuelles, voilà le principe fondamental de la course, et c'est aussi une métaphore de l'écriture. Je crois que beaucoup de coureurs seraient d'accord avec cette définition³⁵.

³² *Ibid.*, pp. 93-94.

³³ *Ibid.*, p. 104.

³⁴ Cité par F. Gros, *cit.*, p. 34.

³⁵ H. Murakami, *cit.*, p. 86.

La productivité enfin, qui nous fait penser à la productivité verbale, est une notion vitale que la course et la marche actualisent par le continuum du pas après pas. Que la marche et la course pourraient néanmoins brouiller, en un sursaut de liberté³⁶ : déranger l'ordre de l'écriture – de la langue –, arrêter la grande machinerie linguistique en un ultime aboutissement : marcher-courir- écrire pour quitter.

Références

- BOUTET, J. **La vie verbale au travail**. Des manufactures aux centres d'appel, Toulouse, Octarès éditions, 2008, p. 104.
- _____. **Le pouvoir des mots**, Paris, La Dispute, 2010, p. 11.
- BRETON, D. **Chemins de traverse**: éloge de la marche, FURT J.-M., MICHEL, F. (dir.), L'identité au cœur du voyage, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 211.
- ECHENOZ, J. **Courir**, Paris, Éditions de Minuit, 2008
- GROS, F. **Marcher une philosophie**, Paris, Carnets Nord, 2009
- KRIEG-PLANQUE, A. **Analyser les discours institutionnels**, Paris, Armand Colin, 2012, p. 189.
- MARGARITO, M. **Marcher, courir: écriture et non-événement**, LONDEI, D., MOIRAND, S., REBOUL-TOURÉ, S., REGGIANI, L. (éds), Dire l'événement. Langage mémoire société, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2013, pp. 285-294.
- MAZIÈRE, F. **L'analyse du discours**, Paris, PUF, 2005, p. 11.
- MICHEL, F. **De la randonnée à la révolution**, "Le Monde diplomatique", août 2004
- MURAKAMI, H. **Autoportrait de l'auteur en coureur de fond**, Paris, Belfond, 2009
- RUFIN, Jean-Christophe. **Immortelle randonnée**. Compostelle malgré moi, Chamonix, Éditions Guérin, 2013

Data de Recebimento: 14/09/2015
Data de Aprovação: 03/11/2015

³⁶ F. Gros, *cit.*, p. 66: «mais surtout, c'est la dissipation encore de notre langage. Tout, dans ce monde du travail, du loisir, de l'activité, de la reproduction et de la consommation des choses, tout a sa fonction, sa place, son utilité, et un mot juste qui lui correspond [...] Toujours à faire, à produire, à s'occuper. »

Para citar essa obra:

MARGARITO, M. Marcher, courir: gestes pour vivre, penser, écrire. In: **RUA** [online]. n.º. 21. Volume 2, p. 177 - 186 - ISSN 1413-2109. Novembro/2015. Consultada no Portal Labeurb – Revista do Laboratório de Estudos Urbanos do Núcleo de Desenvolvimento da Criatividade.

<http://www.labeurb.unicamp.br/rua/>

Capa: CRESTANI, G. Disponível em: <https://pixabay.com/pt/espelho-infinito-mulher-loira-510976/>.

Laboratório de Estudos Urbanos – LABEURB
Núcleo de Desenvolvimento da Criatividade – NUDECRI
Universidade Estadual de Campinas – UNICAMP
<http://www.labeurb.unicamp.br/>

Endereço:

LABEURB - LABORATÓRIO DE ESTUDOS URBANOS
UNICAMP/COEN / NUDECRI

CAIXA POSTAL 6166

Campinas/SP – Brasil

CEP 13083-892

Fone/ Fax: (19) 3521-7900

Contato: <http://www.labeurb.unicamp.br/contato>